LE SYMBOLE VIVANT CONTRE LE SIGNE : ÉCONOMIE DE LA CHARGE ET ÉCHEC FORMEL DE L'INTERPRÉTATION « JUSTE »

Cette question touche le cœur technique de notre cartographie : elle permet de comprendre pourquoi une interprétation peut être exacte quant à son contenu — repérer correctement le mythologème, nommer justement le mécanisme — et néanmoins échouer cliniquement, voire aggraver l'excès anxieux plutôt que de le traiter. L'hypothèse jungienne est que cet échec n'est jamais de contenu mais toujours de *forme* : une interprétation peut transformer un symbole encore vivant en simple signe, et ce faisant, fermer précisément le canal par lequel l'énergie psychique se déchargeait de façon tolérable.

I. Lentille jungienne : la mort du symbole par saturation sémiotique

Jung pose cette distinction avec une netteté rare dès les *Types psychologiques* (1921, définition 51) : le signe est une désignation abrégée d'une chose connue, tandis que le symbole est *la meilleure expression possible d'un fait relativement inconnu* — il ne renvoie à rien qui préexiste à lui de façon univoque, mais porte, condense et présentifie un contenu psychique qui ne pourrait s'exprimer autrement avec autant d'exhaustivité. Cette différence n'est pas seulement épistémologique ; elle est énergétique. Le symbole vivant capte et canalise une quantité de libido considérable précisément parce qu'il demeure ouvert, polysémique, résistant à l'épuisement herméneutique — il fonctionne, dans le vocabulaire jungien, comme un transformateur qui permet à l'énergie psychique de circuler entre inconscient et conscient sans perte destructrice, sans court-circuit.

Le signe, à l'inverse, est mort dès l'instant de sa formulation : nommer un contenu par un signe équivaut à le classer, à l'assigner définitivement à une case du savoir déjà constitué — geste qui, du point de vue économique, *décharge* immédiatement la tension au lieu de la métaboliser progressivement. C'est très précisément ce que Jung reproche à la réduction analytique freudienne classique lorsqu'elle traite systématiquement le symbole comme un simple déguisement d'un contenu pulsionnel connu d'avance (le clocher = phallus) : cette opération transforme un symbole potentiellement vivant en signe univoque, et ce faisant, tue la fonction transformatrice qu'il aurait pu exercer. Un symbole cesse d'être vivant, précise Jung, dès que sa signification a été *entièrement* rendue consciente et acceptée par la collectivité ou par l'individu — il devient alors signe résiduel, coquille sémantique vidée de charge, ce que Jung illustre par le destin des symboles religieux dogmatisés, fixés en credo, qui perdent leur capacité numineuse originaire.

Ceci éclaire directement pourquoi une interprétation « juste » peut échouer : si l'analyste énonce prématurément le contenu latent avec une précision qui sature la polysémie du matériel — « votre angoisse, c'est la peur de la castration paternelle » —, il opère une fermeture sémiotique qui interrompt le travail de la fonction transcendante avant son terme, quand bien même le contenu désigné serait exact. Le patient reçoit alors un signe (une étiquette qui classe) et non un symbole (une image qui transforme). L'excès anxieux, qui aurait pu se métaboliser par la tension féconde entre conscient et inconscient que le symbole maintient ouverte, se retrouve au contraire soit rejeté (défense contre l'intrusion), soit intellectualisé sans effet libidinal réel (compliance de façade) — deux issues qui laissent l'économie affective intacte sous une couche de savoir stérile.

II. Lentille freudo-lacanienne : signifiant non saturé et point de capiton prématuré

Bion offre, sans le savoir en ces termes jungiens, l'équivalent clinique le plus rigoureux de cette distinction avec son couple d'éléments *saturés* et *non saturés*. Une interprétation saturée referme prématurément le champ de sens — elle impose une préconception déjà remplie sur un matériel qui n'a pas encore trouvé sa réalisation propre — tandis qu'une intervention non saturée, formulée par exemple sous forme de question ouverte ou d'image partielle, laisse au patient l'espace pour compléter lui-même le sens, provoquant ainsi un véritable travail de pensée plutôt qu'une réception passive. Bion rejoint ici, par une voie clinique indépendante, exactement l'intuition jungienne : ce n'est pas l'exactitude du contenu qui détermine l'efficacité thérapeutique, mais le degré de saturation formelle de l'énoncé.

Lacan fournit un second appareil conceptuel pertinent avec la notion de *point de capiton* — ce point où le signifiant vient arrêter le glissement autrement indéfini de la chaîne signifiante sous le signifié, fixant rétroactivement le sens. Toute interprétation fonctionne, structurellement, comme un capiton potentiel : elle propose un arrêt. Mais Lacan insiste sur le fait que l'interprétation analytique efficace ne doit *pas* clore la chaîne signifiante de façon définitive — elle doit au contraire, par sa forme même (l'équivoque, le jeu homophonique, la coupure plutôt que l'énoncé complet), relancer la métonymie du désir plutôt que l'arrêter sur un signifié terminal. Une interprétation « juste » qui nomme intégralement et univoquement le contenu latent opère un capitonnage prématuré et excessif : elle fixe le sujet à un signifié-maître qui, loin de le libérer, le fige dans une identification supplémentaire — exactement l'opération que nous avions critiquée à propos de l'amplification mal maniée, où le mythologème risquait de refermer plutôt que d'ouvrir. On retrouve ainsi, depuis deux systèmes théoriques distincts, la même loi structurale : l'efficacité thérapeutique est fonction inverse du degré de clôture sémantique de l'intervention, indépendamment de sa vérité de contenu.

III. Lentille philosophique : hypotypose symbolique et surplus de sens

Kant, dans la troisième Critique (§59), distingue avec une précision qui anticipe remarquablement Jung l'*hypotypose schématique* — présentation directe d'un concept par une intuition qui lui correspond adéquatement, comme un cercle pour le concept de cercle — de l'*hypotypose symbolique*, présentation indirecte d'un concept qui n'a *aucune* intuition sensible adéquate (les Idées de la raison : Dieu, la liberté, l'âme) au moyen de l'analogie avec un objet dont on ne retient que la forme de la réflexion, non le contenu. Le symbole kantien, précisément parce qu'il présente l'impossible-à-présenter, maintient une distance irréductible entre l'image et ce qu'elle figure — distance qui est la condition même de sa fécondité. Réduire un symbole à un signe reviendrait à confondre ces deux régimes de présentation : traiter comme schématiquement adéquat ce qui ne peut être que symboliquement analogique — erreur catégorielle qui explique techniquement pourquoi l'interprétation univoque échoue devant un contenu de nature archétypique, lequel appartient structurellement au registre de l'imprésentable kantien.

Paul Ricœur radicalise cette intuition dans sa formule devenue classique : *le symbole donne à penser* — il possède un excès de sens irréductible à toute traduction conceptuelle complète, un « surplus » qui échappe précisément à l'opération de saturation. L'interprétation

herméneutique légitime, chez Ricœur, ne consiste donc jamais à épuiser le symbole en équivalent conceptuel (ce qui le tuerait, exactement comme chez Jung) mais à *habiter* la tension entre l'immédiateté imagée du symbole et l'élaboration réflexive qu'il appelle sans jamais s'y résorber intégralement. Bergson permet de reformuler cette même loi en termes de temporalité : le signe appartient au temps spatialisé, découpé, figé en instants juxtaposés et interchangeables ; le symbole vivant participe de la durée, continuité qualitative où chaque moment porte en lui la totalité du mouvement psychique — d'où le fait qu'une interprétation-signe, en spatialisant un contenu qui relevait de la durée affective, produit un arrêt artificiel de ce qui demandait à se déployer dans le temps, exactement l'esquive heideggérienne du *das Man* déjà repérée à propos de l'amplification et du silence.

IV. Lentille de la psychologie empirique contemporaine : résonance affective contre étiquetage propositionnel

Les théories contemporaines de la métaphore conceptuelle (Lakoff, Johnson) fournissent un ancrage cognitif à cette distinction : une métaphore vive mobilise des schèmes image sensori-moteurs incarnés et continue de structurer activement la pensée et l'affect, tandis qu'une métaphore « morte » (lexicalisée, devenue expression figée du langage courant) a perdu tout pouvoir structurant pour devenir simple étiquette lexicale — parallèle frappant avec la distinction jungienne symbole vivant/signe mort, transposée au registre du traitement cognitif. Les recherches sur le traitement émotionnel (Foa et Kozak, *emotional processing theory*) apportent un second éclairage : l'efficacité thérapeutique d'une intervention sur un contenu anxiogène requiert l'activation simultanée de la structure de peur *et* l'incorporation d'une information incompatible qui la modifie — une interprétation purement propositionnelle, cognitivement exacte mais affectivement plate, n'active pas la structure de peur et ne produit donc aucune modification durable ; elle reste, au sens jungien, un signe sans prise sur l'économie affective réelle.

Panksepp, depuis la neuroscience affective, offre un troisième argument convergent : les systèmes émotionnels primaires (dont le système SEEKING, particulièrement pertinent ici, associé à l'exploration et à l'engagement motivationnel) s'activent face à des stimuli ouverts, riches en potentiel exploratoire, et se désactivent devant une information close et complètement spécifiée. Une interprétation-signe, en fournissant une réponse complète et fermée, prive le système SEEKING de son objet propre — l'incertitude féconde — et produit ainsi un désengagement motivationnel du travail psychique plutôt que sa relance. Notons enfin, en écho aux réserves déjà formulées à propos de l'amplification et du silence, la limite empirique symétrique : un symbole maintenu artificiellement ouvert par excès de prudence technique (l'analyste qui ne nomme jamais rien) peut lui aussi produire une stagnation, faute de toute structuration cognitive minimale — la recherche sur l'*insight* thérapeutique montre qu'un certain degré de mise en forme verbale reste nécessaire à la consolidation mnésique du matériel exploré. Le critère différentiel demeure donc, ici comme dans nos développements précédents, moins la présence ou l'absence de contenu que le degré de saturation formelle qu'il introduit.

Tableau comparatif synthétique

Axe	Jungien	Freudo-lacanien	Philosophique	Psychologie empirique
Nature du symbole vivant	Meilleure expression possible d'un inconnu ; transformateur énergétique	Élément non saturé (Bion) ; signifiant relançant la métonymie du désir	Hypotypose symbolique (Kant) ; surplus de sens (Ricœur) ; durée (Bergson)	Métaphore vive incarnée ; activation du système SEEKING
Nature du signe	Désignation abrégée d'un connu ; coquille vidée de charge	Élément saturé ; point de capiton prématuré et définitif	Confusion catégorielle avec l'hypotypose schématique ; temps spatialisé	Métaphore lexicalisée ; étiquette propositionnelle plate
Mécanisme de l'échec clinique	Fermeture sémiotique interrompant la fonction transcendante	Capitonnage excessif ; fixation identificatoire au signifié-maître	Épuisement du symbole en équivalent conceptuel intégral	Absence d'activation de la structure de peur ; désengagement motivationnel
Condition de l'efficacité	Polysémie maintenue ; tension conscient-inconscient préservée	Non-saturation ; équivoque relançant la chaîne signifiante	Habiter la tension image-concept sans la résorber	Incorporation d'information incompatible à la structure activée
Risque inverse	Symbolisme diffus sans consolidation possible	Interprétation jamais formulée, absence de tiers symbolisant	Perte de toute mise en forme réflexive	Absence de structuration cognitive minimale, stagnation

Trois pistes pour approfondissement

1. **Critères cliniques différentiels de la saturation** — élaborer, à partir de la convergence Bion/Jung/Ricœur ici dégagée, une grille technique permettant à l'analyste de mesurer *en temps réel* le degré de saturation d'une intervention avant de la formuler — question qui rejoindrait directement notre travail sur le tact clinique ferenczien déjà évoqué à propos du silence contenant.
2. **Le devenir-signe du symbole comme processus normal de la cure** — puisque toute cure doit, à son terme, permettre au patient de nommer et de savoir (faute de quoi elle demeurerait indéfiniment ouverte), interroger si la transformation du symbole en signe n'est pas elle-même une étape nécessaire et non pathologique de la terminaison — à condition qu'elle survienne *après* le travail transformateur plutôt que le court-circuitant, ce qui déplacerait la question du contenu vers celle, proprement technique, du *moment*.

3. **Symbole vivant et répétition traumatique** — dans la perspective de l'axe trauma-répétition annoncé, examiner si le trauma non symbolisé se caractérise précisément par l'absence de tout symbole disponible (ni vivant ni mort — un vide symbolique plutôt qu'un signe figé), ce qui distinguerait structurellement le travail clinique face au trauma (créer un premier symbole là où il n'y en avait aucun) du travail face à la défense obsessionnelle ou névrotique (réanimer un symbole devenu signe par usure défensive) — deux opérations techniques radicalement différentes bien que toutes deux mobilisent la même distinction fondamentale.